

Michel Banniard
 Directeur d'Etudes à l'EPHE-IV (Paris)

Contribution aux Mélanges Herman.

Titre :

Prérequis de réceptibilité du latin tardif en période de transition.

1] - RECEPTIBILITE ET LINGUISTIQUE DIACHRONIQUE

La sociolinguistique diachronique appliquée au domaine roman, dont J. Herman fut un des illustres initiateurs¹, doit s'affronter récurrentement au problème du rapport entre la conscience langagière des lettrés et la réalité de la parole collective². Les progrès importants qu'ont permis depuis trente ans cette nouvelle discipline (qu'elle soit linguistique ou métalinguistique) requièrent pour être approfondis et consolidés que soient rouverts des dossiers³. Parmi ceux-ci, je voudrais revenir sur la situation de l'Afrique du V^e siècle, non pour

¹. Parmi les nombreux travaux pionniers du maître, je me bornerai à rappeler dans le cadre du sujet ici traité : J. HERMAN, *Le latin vulgaire*, Paris, 1967 (spécialement le chapitre 8, fondateur en sociolinguistique diachronique) ; *La situation linguistique en Italie au VI^e siècle*, in *RLiR*, t. 52, 1988, p. 55-67 ; *Spoken and written Latin in the last centuries of the Roman Empire. A contribution to the linguistic history of the western provinces*, in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York, 1991, p. 29-44 ; *Sur quelques aspects du latin mérovingien : langue écrite et langue parlée*, in M. ILIESCU, W. MAXGUT, *Latin Vulgaire/ Latin Tardif III*, Tübingen, 1992, p. 173-185 ; *The End of the History of Latin*, in *Rom. Phil.*, t. 49, 4, 1996, p. 364-382 ; *Le sentiment linguistique de Grégoire de Tours*, in H. PETERSMANN, R. KETTEMANN, *LV/LT V*, Heidelberg, 1999, p. 31-39.

². Cette problématique a été récemment soulignée par J. HERMAN, *La conscience linguistique...* ; A. ZAMBONI, *Dal latino tardo agli albori romanzi : dinamiche linguistiche della transizione*, in *Settimana 45*, Spolète, 1999, p. 619-698.

³. On trouvera une synthèse et la bibliographie requise sur l'état des lieux de cette discipline dans M. BANNIARD, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in HM GLESSGEN (dir.), *Handbuch der Romanische Sprachgeschichte*, Berlin/ New-York ; *The Transition from Latin to the Romance Languages*, in N. VINCENT (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages*.

reprenre le détail des *testimonia*, spécialement augustinien⁴, mais pour avancer quelques réflexions théoriques à leur propos. Une des questions premières concerne les modélisations linguistiques dont peut s'autoriser la sociolinguistique en s'appuyant une lecture exhaustive et correcte de ces *testimonia*. Le point de vue adopté sera celui des prérequis de réceptibilité en ce siècle, qui est à juste titre considéré comme faisant partie de la période de transition langagière du latin au roman⁵.

La question du rapport entre la langue écrite (attestée) et la langue parlée commune (forcément non attestée dans son immédiateté) a reçu des éléments nets de réponse en ce qui concerne l'Afrique urbaine latinophone à partir de l'étude de la communication verticale. Celle-ci est alors à son apogée. Or, la langue parlée par Augustin à ses fidèles a été fidèlement notée : dans le cas notamment d'une partie au moins de ses sermons, c'est sa langue *in vivo* qui nous est accessible⁶. Les enseignements qui peuvent en être tirés se situent à trois niveaux :

- a) Sur la réceptibilité du latin d'Augustin ;
- b) Sur les compétences passives des auditeurs ;
- c) Sur les compétences actives des auditeurs ;

Alors que le champ a) relève de l'aspect sociolinguistique, les champs b) et c) relèvent du champ linguistique, puisqu'ils concernent l'état du système langagier collectif.

2] - FILTRES DE LA RECEPTIBILITE

Les difficultés immédiatement manifestes concernent évidemment l'évaluation de cette réceptibilité puisqu'il est difficile d'établir une échelle fine de la compréhension des destinataires⁷. Ce que nous savons des modes de fonctionnement de la communication en

⁴. Ces données sont établies dans M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992, chap. 2 et *La cité de la parole : saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone*, in *Journal des Savants*, 1995, p. 283-306.

⁵. Voici quelques abréviations commodes dont je me sers dans cet exposé : **LPC** : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200] ; **LPT** : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle] ; **LPT1** : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT "impérial") ; **LPT2** : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT "mérovingien" en Gaule ; "wisigothique" en Espagne ; "lombard" en Italie) ; **PR** : Protoroman (VIII^e s.) ; **ZT1** : Zone Transitionnelle 1 [150-250] (du LPC au LPT1) ; **ZT2** : Zone Transitionnelle 2 [450-550] (du LPT1 au LPT2) ; **ZT3** : Zone Transitionnelle 3 [650-750] (du LPT2 au PR).

⁶. On verra l'édition décisive de F. DOLBEAU, *Augustin d'Hippone. Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996. Cf. sur ces textes, M. BANNIARD, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin.*, in G. MADEC (éd.), *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris, 1998, p. 73-93.

⁷. Ce type de réflexion doit beaucoup aux travaux de la sociolinguistique et de la dialectologie synchroniques comme : W. LABOV, *Sociolinguistique*, Paris, 1976, *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol., Paris, 1976 ; P. TRUDGILL, *Sociolinguistics : an*

général implique d'établir trois zones :

a) Une zone de dispersion obligatoire (jamais une communication collective ne fonctionne à 100 %) ;

b) Une zone résiduelle incompressible normale (situation de communication courante) ;

c) Une éventuelle zone aveugle excessive (situation de communication marginale).

Affiner l'analyse sociolinguistique revient à tenter d'évaluer les causes de la variation de cette compréhension.

Celles-ci peuvent être induites par deux classes principales de causes :

a) Internes au sujet :

- elles relèvent évidemment d'abord du degré de complexité des questions traitées, dont certaines peuvent être difficiles (théologie trinitaire par exemple) ou rébarbatives (leçons morales...).

- elles dépendent ensuite des choix langagiers du locuteur. Son maniement des niveaux de langue et de style joue là un rôle décisif. Dans le cas d'un maître comme Augustin, c'est la variation stylistique qui est en jeu, justiciable d'une évaluation rhétorique et linguistique.

b) Externes au sujet :

- une première sous-classe de ces causes externes est d'ordre sociologique. Dans le cas considéré, on admettra que les conflits religieux jouent un rôle majeur soit entre croyances (païens/ manichéens/ chrétiens), soit à l'intérieur des croyances (évidemment dans le cas retenu, il s'agit de l'opposition féroce entre Donatistes et Catholiques). Le positionnement des destinataires dans cette grille sociale (et donc mentale) joue un rôle non négligeable dans la réceptibilité de la parole augustinienn⁸.

- la deuxième sous-classe est plus strictement culturelle. Elle est formée cette fois de l'échelle culturelle des destinataires, symétrique et complémentaire de l'échelle des niveaux de langue parcourue par la parole augustinienn. En parallèle à ce facteur, on tiendra compte des habitudes de la situation. Les siècles de christianisation ont créé peu à peu des rituels communicationnels qui modifient sensiblement ce critère en ce que tous les destinataires ont fini, au fil des générations, par acquérir (même à contre-cœur) le référent culturel supplémentaire de la prédication et des pratiques qui s'y sont associées⁹.

Ce n'est qu'au terme de cette revue des facteurs que l'historien de la langue peut interroger les données qu'il a rassemblées d'un point de vue plus étroitement linguistique.

introduction to language and society, Londres, 1995 ; P. CHAMBERS, P. TRUDGILL, *Dialectology*, Cambridge, 2002 ; M. MATTHEY (éd.), *Le changement linguistique. Evolution, variation, hétérogénéité*, Neuchâtel, 2001.

⁸. Les moyens objectifs de comprendre ces aspects sont offerts par de grands ouvrages récents comme : P. BROWN, *La vie de saint Augustin*, Paris, 2001 ; S. LANCEL, *Saint Augustin*, Paris, 1999.

⁹. Cette problématique a fait l'objet de plusieurs exposés et de débats dans JM CARRIÉ, GC WATAGHIN, *Antiquité Tardive et "Démocratisation de la culture" : mise à l'épreuve du paradigme*, in *Antiquité Tardive*, t. 9, 2001, p. 25-295.

3] - RECEPTIBILITE ET PAROLE COLLECTIVE

Le moment est en effet venu de s'interroger sur l'ampleur tolérable d'écart entre la langue de l'allocuteur et la langue des allocutaires pour que s'établisse ou se maintienne une compréhension collective efficace. La question n'a évidemment de sens qu'à l'intérieur du même ensemble langagier : on ne s'interrogera pas sur la réceptibilité d'un exposé en russe pour un roumain non slavophone... En revanche, l'interrogation commence d'être justifiée à l'intérieur de l'espace romanophone (cas d'un italianophone et d'un castillanophone). Mais elle ne devient vraiment pertinente qu'en se plaçant au niveau dialectal : la compréhension inter-dialectale (horizontale) baisse rapidement dès que les écarts deviennent amples. Sur l'espace occitanophone, en dépit du recul de la pratique orale directe (le français, omniprésent, offrant à tout instant le vicaire communicationnel requis), des estimations faites au tournant des années 70 ont montré que des locuteurs de dialectes (ou de sous-dialectes) voisins comme ceux du bas Limousin (Brive, dialecte limousin) et du haut Quercy (Sarlat, dialecte languedocien) jouissaient d'un niveau d'intercompréhension élevé. En revanche, dès que l'on traitait le cas de sous-dialectes caractérisés aux marges de l'espace occitanophone (Gascon du Béarn, à Pau, Auvergnat de la Limagne à Riom), l'intercompréhension était très faible. Dans l'espace germanophone, le contraste est grand selon que la communication est testée soit entre les dialectes frontaliers de l'Ouest de l'Allemagne et de l'Est de la Hollande soit entre des dialectes éloignés comme le Flamand et le Bavarois¹⁰.

La situation est identique si l'on considère les sociolectes. Des enquêtes précises ont établi comment le créole anglais de la Jamaïque s'établit sur cinq niveaux, d'un parler proche du standard anglais à un parler reconstruit au point de représenter une forme quasiment méconnaissable de l'original. Or, s'il y a un sorte de *continuum* vertical du niveau 1 au niveau 5, assurant une certaine intercompréhension verticale par paire (1/2, 2/3...), une rupture intervient dès qu'est établi un contact direct entre le niveau 1 et le 4 (la communication ne saute pas les marches différentielles). L'écart n'est alors plus directement surmontable ; la communication est brouillée¹¹.

Ces considérations conduisent à une conclusion obligatoire: en situation de communication complexe, l'écart entre la langue de l'émetteur et la langue des récepteurs doit être réduit s'il est devenu trop grand. Telle fut bien la situation de la communication verticale chrétienne des siècles de transition : même dans le cas de textes élémentaires comme certains sermons, certaines Vies de saints, la circulation de l'information relevait tout de même d'apports langagiers complexes, loin de se réduire à de simples "énoncés noyaux" comme "donnez moi à boire" ou bien "où est le puits ?". Lorsque, après de longues générations de recommandations sur l'adaptation du style, les professionnels de la communication verticale, ordonnèrent de

¹⁰. J'emprunte ces indications aux ouvrages de P. TRUDGILL, *Sociolinguistics* et JK CHAMBERS, P. TRUDGILL, *Dialectology*.

¹¹. Mêmes références.

changer de langue (Tours, 813), c'est bien une réduction de cet écart qu'il s'agissait d'opérer¹².

Entre dialectes trop différenciés, qu'ils soient géographiques (horizontalement) ou sociologiques (verticalement), la communication est brouillée dès qu'elle requiert une certaine complexité informationnelle. Dans ces conditions, que l'on considère le latin parlé par Augustin comme un dialecte "horizontal" (en prenant l'analogie géographique), ou comme un dialecte "vertical" (en prenant l'analogie sociale), le dialecte parlé par ses destinataires ne saurait être trop éloigné (il doit être en proximité interférentielle forte)¹³. Cette conclusion exclut l'interprétation diglossique des siècles de transition (à moins de modifier considérablement ce concept).

Avancer encore dans l'établissement de ces prérequis suppose à présent de soulever le problème des composantes de cette proximité interférentielle. Cela revient à s'interroger sur le rapport entre les compétences actives et les compétences passives des locuteurs destinataires d'Augustin. Par une analogie très approximative, on pourrait trouver une équivalence dans le rapport entre "mémoire vive" et "mémoire morte". Cette analogie conduit d'emblée aux limites d'une telle catégorisation qui ne doit pas se transformer en une sorte de tour de passe-passe linguistique, comme dans le cas de l'interprétation diglossique, qui évacue le problème au lieu de le résoudre. En effet, lorsqu'est en jeu une situation de communication complexe, les limites obligatoires imposées par la surcharge mémorielle dans le cas d'un recours excessif au versant passif des compétences ne sauraient être bien vastes. Simplifions par un schéma ; traçons arbitrairement au sein d'un même ensemble langagier en synchronie (la latinophonie d'Afrique) un gradient de compétences langagières de 1 à 10. En négligeant les couches intermédiaires, opposons d'un côté un groupe de *litterati* de bon niveau culturel et de l'autre un groupe d'*illitterati* dont le statut langagier est bien celui de locuteurs naturels sans instruction scolaire.

Dans le cadre d'une CV latinophone efficace, on aura un schéma de ce type¹⁴ :

	<i>Litterati</i>		<i>Illitterati</i>
IV ^e / V ^e s.	CP 1	CA 9	CP 3 CA 7

Dans le d'une CV latinophone brouillée, on représentera le rapport en des termes différents :

¹². Un traitement sociolinguistique détaillé de cette période critique a été fait par M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 7, et R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982. Pour un point de vue approchant, mais avec des conclusions un peu différentes, on se reportera aux deux études de H. LÜDTKE, *Die Entstehung romanischer Schriftsprachen*, in *Vox romanica*, t. 23, 1964, p. 3-21 et *L'objectif visé par la réforme carolingienne*, in H. PETERSMANN, R. KETTEMAN, LV-LT V, p. 41-48.

¹³. Sur ces modèles analogiques, M. BANNIARD, *Sur la notion de fluctuation langagière en diachronie longue (III^e-VIII^e s.) à la lumière des enquêtes dialectologiques contemporaines*, in MR SIMONI-AUREMBOU (éd.), *La variation langagière*, n° de la *RBPh*, sous presse.

¹⁴. Les abréviations CA renvoient évidemment à Compétence Active, CP à Compétence Passive.

VIII^e/IX^e s.

CP 3

CA 7

CP 6

CA 4

Les chiffres ont beau être arbitraires, ils devraient rendre manifeste qu'au-delà d'un certain seuil d'appel aux CP, la CV complexe devient très tendue. La mémoire "morte" ne peut compenser longtemps les trous dans la "mémoire vive"¹⁵. Par conséquent, même si l'interprétation linguistique des données sociolinguistiques requiert prudence et précautions¹⁶, la décision de dissocier fortement les unes des autres n'est pas forcément, contrairement aux apparences, un gage de rigueur scientifique parfaite. La réalité langagière doit imposer ses limites aux hypothèses émises pour interpréter les données sociolinguistiques.

C'est qu'en fait, la difficulté à modéliser un changement de langue est loin d'être surmontée aujourd'hui. Le problème se présente sous une double face : penser le devenir en diachronie, penser la variation en synchronie. En fait, une évolution qui aboutit à un changement global ne peut provenir que d'une variation initiale locale en synchronie¹⁷. Inconsciemment peut-être, les diachroniciens s'affrontent au choix de la représentation de l'objet qu'ils étudient. S'il s'agit d'un objet lisse et monomorphe, le changement est impensable parce que la variation en est exclue ; pour que l'évolution soit concevable, il faut que l'objet soit conçu comme rugueux et polymorphe¹⁸. C'est ici que les spécialistes de la genèse des langues romanes se trouvent confrontés à deux représentations qui rendent difficile l'acceptation des apports de la sociolinguistique diachronique. La première, plutôt linguistique, est issue de la notion profondément imprimée stipulant sous une forme quasi proverbiale que "la langue est un système où tout se tient" ; la seconde, plutôt culturelle, est le résultat de la conviction que la

¹⁵. Il existe en outre un problème qui recoupe celui-ci sans s'y réduire : quelle est la part de "latinismes" dans la zone des compétences passives des illettrés ? La réponse ne va pas de soi, pas plus que celle qu'il convient d'apporter à la question équivalente, de la part des "romanismes" dans la zone des compétences actives des lettrés.

¹⁶. C'est en ce sens qu'insiste à juste titre J. HERMAN, *The End of the History of Latin et La conscience linguistique*. C'est également un des thèmes majeurs de la synthèse d'A. ZAMBONI, *Dal latino tardo al alberi romanzi*.

¹⁷. Cette perspective se développe depuis une dizaine d'années dans les travaux sur la grammaticalisation, notamment chez J. KLAUSENBURGER, *Grammaticalization. Studies in Latin and Romance Morphosyntax*, Amsterdam-Philadelphie, 2000.

¹⁸. Cette espèce d'axiome épistémologique demeure valable même dans le cas des efforts entrepris depuis une dizaine d'années pour bâtir des grammaires qui formalisent le changement. Certes, elles présentent deux avantages. D'une part, elles valident l'idée d'un processus interne (les causes de l'évolution ne sont plus externalisées...) ; d'autre part, elles en construisent des modèles détaillés. Mais elles peinent à ne pas découper le réel langagier à leur convenance ; à dégager les facteurs initiaux des mutations à venir ; à établir des chronologies fiables. Une partie de ces points est discutée par M. BANNIARD, *La variation en diachronie longue (III^e-XI^e siècle) entre sociolinguistique et formalisme*, in R. VAN EYKE (éd.), *Autour des quatre variations*, Gand, sous presse.

langue mère a été "unitaire et normée"¹⁹. La convergence de ces deux convictions a produit et entretenu la double dichotomie : latin littéraire // latin vulgaire ; langue écrite // langue parlée. Cette dichotomie a en fait tourné au dualisme, dualisme que contredit la sociolinguistique diachronique.

4] - LA RECEPTIBILITE, ENTRE DIALECTES ET LANGUES

La sortie de ce blocage est possible en partant de trois modifications méthodologiques :

a) Il n'y a que de la parole (de l'énoncé). La langue n'existe pas en dehors du réalisé (il n'y a pas d'essence langagière). L'exemple de la dialectologie est instructif en ce sens : en dehors d'institutions arbitraires, il n'y a que du dialectal.

b) La notion de système (lisse, unitaire, immobile) sera avantageusement remplacée par celle de diasystème (rugueux, polymorphe, mobile) qui autorise une représentation souple et probabiliste²⁰.

c) Le statut du latin écrit littéraire sera à son tour reconsidéré : pris dans sa réalité textuelle intégrale, sa langue est bien plus fluctuante que philologues et les diachroniciens ne le donnent à penser en règle générale²¹, ce qui permet d'établir plus de passerelles qu'il n'y paraîtrait *a priori* avec le latin tardif et la genèse des langues romanes²².

Ces recalages cognitifs entraînent diverses modifications dans les procédures devant aboutir à une modélisation.

¹⁹. Ces deux caractères sont omniprésents dans les deux recueils de travaux magistraux qui donnent une vue d'ensemble éclairante de la linguistique diachronique romane, R. KONTZI (éd.), *Zur Entstehung der romanischen Sprachen*, Darmstadt, 1978 & *Substrate und Superstrate in den romanischen Sprachen*, Darmstadt, 1982.

²⁰. Je note qu'une telle représentation est nettement à l'oeuvre dans des contributions anciennes et réputées comme G. REICHENKRON, *Historische Latein-Altromanische Grammatik, I Teil: Das sogenannte Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*, Wiesbaden, 1965 et surtout E. COSERIU, *Das sogenannte "Vulgärlatein" und die ersten Differenzierungen in der Romania. Eine kurze Einführung in die romanische Sprachwissenschaft*, in R. KONTZI (éd.), *Die Entstehung*, p. 257-291.

²¹. Cette observation générale souffre de belles exceptions comme les travaux d'E. LÖFSTEDT, *Syntactica, Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*, t. 1 (2^e ed.), Lund, 1942 ; t. 2, 1933.

²². Vont dans ce sens, par exemple, les pertinentes remarques méthodologiques de R. COLEMAN, *Vulgarism and normalization in the text of Regula Sancti Benedicti*, in H. PETERSMAN (éd.), *LV-LT V*, p. 345-356.

a) D'abord, les données doivent inclure tous les énoncés en refusant l'exclusion arbitraire qui distingue la prose de la poésie²³. Toutes les formes, toutes les tournures doivent être prises en compte sans s'arrêter à l'hypothétique barrière d'un degré d'artificialité différent : en fait, toutes renvoient en dernière instance au diasystème, porteur lui-même de ces fluctuations qui rendent saisissable la variation et le changement *in vivo*.

b) A ce compte, on insistera désormais sur le repositionnement du latin, parlé et écrit, d'époque classique comme l'étape naturelle intermédiaire entre le latin archaïque et le latin tardif, parlé et écrit. Cette lecture en diachronie langagière longue a son corollaire du point de vue de la diachronie culturelle longue : le conservatisme de l'Ecole (grammairiens, lettrés, rhéteurs...) ne maintient pas un état naturel de parole (et de donc de langue) immobile (dans sa perfection acquise) ; il s'oppose dynamiquement à l'état naturel de fluidité évolutive (c'est ce que j'ai nommé ailleurs un "dynamisme conservateur"). Cette dernière règle implique que le rapport entre la langue écrite (plus ou moins normée) et la parole spontanée (plus ou moins fluctuante) se définisse comme une opération d'accumulation (la "mémoire morte" tendant à s'accroître en s'additionnant à la "mémoire vive")²⁴.

c) On aboutit raisonnablement à une représentation en trois zones de toutes les "tranches chronologiques" déployées à travers le temps de l'histoire langagière. En se limitant à deux dimensions, on schématiseraa l'ensemble du diasystème comme une nébuleuse divisée en trois zones²⁵ :

1] Une zone A, "haute", formée d'éléments émergents, la "zone à devenir positif". La fréquence des occurrences y est relativement faible, mais indicée d'une tendance à l'augmentation (c'est le futur qui est déjà là).

2] Une zone B, "moyenne", formée d'éléments "actuels", c'est-à-dire dont la fréquence des occurrences est maximale (c'est la zone de probabilité haute d'apparition des formes).

3] Une zone C, "basse", formée d'éléments archaïques, la "zone à devenir négatif", dont la fréquence des occurrences est relativement faible et indicée d'une tendance à la diminution.

²³. On verra en ce sens les pertinentes remarques de TA RODRIGUEZ, *Panorama general de la composicion en griego antiguo*, in *Verba, Anuario Gallego de Filoloxia*, t. 25, 1998, p. 93-125. L'auteur enrichit l'étude de l'interface linguistique-littérature en insistant sur le fait que (reprenant en cela certaines des propositions d'E. Coseriu), c'est dans la poésie que le langage atteint toute sa richesse (je dirais les limites probabilistes du diasystème de la langue).

²⁴. Cette hypothèse a été présentée dans M. BANNIARD, *Changement de langue et changement de phase (VII^e/ VIII^e s.) en Occident Latin*, in CL. MOUSSY (éd.), *De lingua latina nouae quaestiones*, Louvain-Paris, 2000, p. 1021-1031 & *Action et réaction de la parole latinophone : démocratisation et unification (III^e-V^e siècle)*, in JM CARRIÉ (éd.), *Antiquité Tardive et "démocratisation de la culture", mise à l'épreuve du paradigme*, p. 115-129.

²⁵. On trouve, à partir de prémisses différents, une modélisation semblable dans E. BEAUMATIN, 2000, *Langue/ discours/ texte à l'épreuve des faits de figement*, in G. GRECIANO (éd.), *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Etudes de linguistique comparée français-allemand*, Louvain/ Paris, p. 00-00.

Le risque d'une telle "mise en image" est double : se représenter ces zones comme des lieux clos séparés les uns des autres, alorsqu'elles sont imbriquées les unes dans les autres ; manquer l'articulation avec la relation au partage entre compétences actives et compétences passives. Cela relève d'un approfondissement des travaux dans cette perspective²⁶.

La conclusion sur l'interrogation initiale conduit à décrire le changement diachronique, que ce soit d'un dialecte à l'autre ou d'une langue à l'autre, comme une évolution dynamique à rythme variable (non linéaire). La zone A "occupe" un espace de plus en plus vaste de la zone B ; une part importante de la zone B "glisse" dans la zone C ; cette zone C tend à se volatiliser (oubli). C'est un effet d'échelle qui permet de décrire ces remaniements soit comme une évolution interne à la langue (du LPC au LPT1, du LPT1 au LPT2), soit comme une mutation l'externalisant à la langue (du LPT au PR). Au V^e siècle, en Afrique citadine romaine, les prérequis de réceptibilité du latin parlé littéraire conduisent à la conclusion obligatoire que la parole commune entretient avec la parole augustinienne un rapport inter-dialectal (même type de langue) et non inter-lingual (types de langues différents).

Fornex 31 1 2003

Explicit feliciter.

²⁶. Le but est bien sûr d'historiciser le changement langagier. Cette perspective est prééminente dans des travaux comme R. DE DARDEL, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève, 1983. Mais, en dépit de la richesse de la documentation, la périodisation proposée souffre d'un excès de raffinement arbitraire : le lien avec la réalité sociolinguistique y est insaisissable.